

Marc-Antoine MAHIEU

AURÉLIEN SAUVAGEOT ET L'HYPOTHÈSE ESKIMO-OURALIENNE

Aurélien Sauvageot a consacré à l'eskimo deux articles de son abondante production. Rédigés à une trentaine d'années d'écart, ils appuient chacun à leur manière l'hypothèse d'un lien génétique avec l'ouralien. On se propose ici d'exposer les circonstances dans lesquelles ce travail a été effectué, et de le replonger dans l'histoire des réflexions sur la parenté eskimo-ouralienne. Au delà du contenu des deux articles, Sauvageot apparaît comme le premier savant à avoir donné à l'hypothèse eskimo-ouralienne une forme qu'on peut qualifier de scientifique.

1. INTRODUCTION

Le thème de cet article¹ est un aspect relativement peu connu de la carrière d'Aurélien Sauvageot : son travail sur les langues eskimo², et plus précisément sur la possibilité qu'il existe un lien génétique entre ces langues et celles de la famille ouralienne. L'objectif est de situer

¹ Une version légèrement modifiée de ce texte a été présentée le 12 février 2009 à l'occasion de la *Journée Aurélien Sauvageot* – organisée à l'INALCO par l'ADEF0 et le CIEH. Je remercie les participants de leurs questions et de leurs commentaires.

² Contrairement à une idée répandue, le terme « eskimo » (qui ne veut pas dire « mangeur de viande crue » ; cf. Mailhot 1978) peut s'utiliser de manière entièrement légitime dans un certain nombre de contextes. En linguistique, il désigne la famille formée par les langues yupik et inuit (voir 2.2.). En Alaska, il est employé – y compris par les autochtones – pour référer à l'ensemble des Yupiit et des Inuit.

Sauvageot par rapport à l'ensemble des savants s'étant penchés sur la question de la parenté eskimo-ouralienne, d'une part en replaçant son travail dans l'histoire des recherches menées sur ce sujet, d'autre part en évaluant son apport à l'élaboration d'un argumentaire favorable à la thèse du lien génétique.

Quantitativement, la production d'Aurélien Sauvageot consacrée à l'eskimo est plutôt faible : nous disposons seulement de deux articles publiés. Le premier, intitulé « Eskimo et ouralien », est paru en 1924 dans le *Journal de la Société des Américanistes*. Le deuxième, intitulé « Caractère ouraloïde du verbe eskimo » est paru vingt-neuf ans plus tard, en 1953, dans le *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*. Qualitativement, il y a toutefois de bonnes raisons de penser, comme nous le montrerons, que les faits eskimo ont beaucoup compté dans la pensée linguistique de Sauvageot.

La section 2 rappelle d'abord les grandes étapes de la découverte des familles ouralienne et eskimo-aléoute, puis présente les prémices de l'hypothèse voulant que ces deux familles soient apparentées. La section 3 explique comment Sauvageot a été conduit, dès le début de sa carrière, à s'intéresser à l'eskimo ; comment ses premiers travaux sur le lien eskimo-ouralien ont été reçus ; et comment il est revenu à l'eskimo à partir des années 1950. La section 4 essaye de montrer où réside la vraie valeur de la contribution apportée par Sauvageot dans le domaine des recherches sur la parenté eskimo-ouralienne, qui sont toujours en cours aujourd'hui.

2. L'HYPOTHÈSE ESKIMO-OURALIENNE

L'« hypothèse eskimo-ouralienne » est la théorie selon laquelle les langues ouraliennes et les langues eskimo-aléoutes (terme qui s'abrège souvent en « eskaléoutes ») ont un ancêtre linguistique commun. Cette hypothèse, qui a fait une énorme avancée en 1998 avec la parution du livre de Michael Fortescue, *Language Relations across Bering Strait*, a commencé à prendre forme longtemps avant que la connaissance des familles ouralienne et eskaléoute ne se stabilise. Dans cette partie, sont exposées sous la forme de trois chronologies les étapes charnières de

la découverte de ces deux familles linguistiques, puis les premiers pas de l'hypothèse eskimo-ouralienne.

2.1. Découverte de la famille ouralienne

- 1544 Le grand humaniste allemand Sébastien Münster note dans sa *Cosmographia universalis* que le finnois et le same sont des langues proches, qui diffèrent totalement du suédois et du russe. L'homme d'église suédois Olaus Magnus fait les mêmes remarques en 1555, dans son *Historia de gentibus septentrionalibus*.
- 1650 Mikael Wexionius-Gyldenstolpe, professeur à l'université de Turku, soutient dans son *Epitome descriptionis Suecia, Gothiae, Fenningiae et subjectarum provinciarum*, que le finnois, l'estonien, le live, et le same sont apparentés. Ses arguments sont à la fois lexicaux et grammaticaux.
- 1730 Dans l'ouvrage qu'il publie après vingt ans passés comme captif de guerre en Russie (*Das Nord- und Ostliche Theil von Europa und Asia*), l'officier suédois Philip Johan von Strahlenberg – devenu géographe – livre une image assez juste de l'ensemble finno-ougrien. À cette époque, la thèse de la parenté du finnois et du hongrois est déjà admise par beaucoup de savants (cf. les théories de G. W. Leibniz sur l'origine des peuples et des langues d'Europe).
- 1799 Dans la foulée de János Sajnovics, qui établit la parenté du hongrois et du same en 1770, le linguiste hongrois Sámuel Gyarmathi publie son célèbre *Affinitas linguae hungaricae cum linguis fennicae originis grammaticae demonstrata*. Il s'agit du premier travail considéré comme scientifique sur la parenté du hongrois, du finnois, du same, de l'estonien, et de plusieurs langues de Russie.
- 1800< À partir du début du XIX siècle, l'influence du mouvement fennophile (première forme du nationalisme finnois), et de sa figure principale, Henrik Gabriel Porthan, transforme la

question de la parenté du finnois en un objet de véritables préoccupations scientifiques en Finlande. Certains savants finlandais, en particulier Anders Johan Sjögren et Matthias Alexander Castrén, font, grâce à leurs enquêtes de terrain, considérablement progresser la connaissance des langues de Russie. C'est sur la base des travaux de Castrén que les langues samoyèdes sont définitivement intégrées, avec les langues finno-ougriennes, dans l'ensemble ouralien.

- 1879 En réponse au finno-ougriote hongrois József Budenz, qui publie ses théories la même année, le linguiste et homme politique finlandais Otto Donner livre dans son opuscule, *Die gegenseitige Verwandtschaft der Finnisch-Ugrischen Sprachen*, le premier schéma arborescent à la fois détaillé et satisfaisant de la famille finno-ougrienne.
- 1917 Dans les colonnes consacrées aux peuples finno-ougriens de la première encyclopédie finnophone (*Tietosanakirja*), Emil Nestor Setälä, linguiste finlandais, et homme d'Etat lui aussi, modifie quelque peu l'arbre généalogique établi par Donner. La représentation qu'il propose va s'imposer et dominer jusque dans les années 1990 – sous des formes plus ou moins raffinées.
- 1990< Un soi-disant « nouveau paradigme » voit le jour dans les études ouraliennes, qui prétend abattre l'arbre traditionnel et le remplacer par un schéma purement « diffusionniste ». L'opération échoue (le modèle de l'arbre étant présupposé par les méthodes de la linguistique comparative) mais son impact scientifique n'est pas nul. Elle entraîne en effet un réexamen de la structure essentiellement binaire de l'arbre ouralien traditionnel – dont plusieurs branches se révèlent manquer de fondements solides³.

³ En éliminant de l'arbre traditionnel toutes les branches dont l'existence est douteuse, Salminen (2002) obtient ainsi une structure en forme de peigne à neuf dents (same, fennique, mordve, mari, permien, hongrois, mansi,

2.2. Découverte de la famille eskimo-aléoute

- 1750< Après la découverte de l'Alaska par Vitus Bering en 1741, les premiers voyageurs russes à rencontrer des Aléoutes et des « Eskimo » (ceux de la côte du Pacifique) perçoivent entre eux une certaine parenté⁴. Mais ce jugement s'appuie probablement davantage sur des critères physiques que sur des critères linguistiques.
- 1784 James Cook, dans le rapport de sa troisième expédition, *A Voyage to the Pacific Ocean*, que le capitaine James King complète et publie cinq ans après la mort de l'explorateur, suggère que la langue des Aléoutes a une certaine relation avec la langue des « Eskimo ».
- 1800< Dans la première moitié du XIX^e siècle, soit avant que tous les groupes « Eskimo » soient découverts par les Blancs⁵, l'unité de la langue inuit est reconnue, ainsi que sa proche parenté avec les différentes variétés de yupik⁶. Ensemble,

khanty, samoyède). Rappelons ici le principe de base de la classification : on ne peut admettre l'existence d'une branche, dans une famille linguistique, que si les langues qui en dérivent se distinguent par le partage d'un certain nombre de traits innovants (notamment phonologiques).

⁴ Les Russes appelèrent d'ailleurs « Aléoutes » ces deux peuples – ce qui explique pourquoi les *Sugpiat* (soit les « Eskimo » de la côte du Pacifique) utilisent aussi le mot *Alutiit* (« Aléoutes ») pour se désigner, et le mot *alutiiq* (« aléoute ») pour désigner leur langue.

⁵ Les *Kalaallit Tunumiit* de la côte orientale du Groenland sont le dernier groupe à avoir été découvert, en 1884. Les *Yupiget* de Tchoukotka et de l'île Saint-Laurent, les *Iñupiat* du nord de l'Alaska, et certains groupes *Inuinnaït* de l'Arctique central canadien, l'ont aussi été après 1850.

⁶ À l'époque, on considérait les parlers yupik comme des dialectes d'une même langue. C'est seulement dans la seconde moitié du 20^e siècle que cinq « langues yupik » ont été distinguées : le yup'ik alaskien central, l'alutiiq, le yupik sibérien central, le naukanski, et le sirenikski. De leur côté, les parlers

elles forment ce que les linguistes appellent actuellement l'« eskimo ». (On parle quelquefois d'« eskimo oriental » pour désigner la branche inuit, et d'« eskimo occidental » pour désigne la branche yupik).

1819 Le grand philologue danois Rasmus Rask rédige un court manuscrit sur la parenté de l'aléoute et du groenlandais, à la suite d'une enquête auprès de deux Aléoutes ramenés à Saint-Pétersbourg par le navigateur Otto von Kotzebue. Il y rapproche certains morphèmes en utilisant les méthodes de la grammaire comparée. Une version commentée de ce manuscrit sera publiée en 1916 par l'eskimologue danois William Thalbitzer (*Et Manuskript af Rasmus Rask*).

1830< Pendant les deux derniers tiers du XIX^e siècle, de très utiles descriptions de différentes variétés d'eskimo et d'aléoute sont réalisées : aléoute (Ivan Veniaminov) ; kalaallisut de la côte occidentale du Groenland (Samuel Kleinschmidt) ; siglitun du delta du Mackenzie (Emile Petitot) ; inuttut du Labrador (Friedrich Erdmann) etc. Ces travaux forment la matière première des recherches à venir.

1951 Les premières preuves systématiques (à la fois lexicales et phonologiques) de la parenté eskimo-aléoute sont données par le linguiste américain Morris Swadesh, et par le finno-ougriste norvégien Knut Bergsland – dans deux articles du numéro de l'*International Journal of American Linguistics* célébrant la parution, cent ans plus tôt, de l'exceptionnelle grammaire groenlandaise de Kleinschmidt.

1980< Dans deux articles très importants, qui paraissent en 1986 et en 1989 dans le *Journal de la Société Finno-Ougrienne*, Knut Bergsland démontre une fois pour toutes l'existence d'un lien génétique entre l'eskimo et l'aléoute. Le premier

inuit forment – du détroit de Bering au détroit de Danemark – un continuum de dialectes assez fortement différenciés.

article porte sur les correspondances phonologiques et sur le lexique commun aux deux branches, le deuxième sur la divergence syntaxique de l'eskimo et de l'aléoute.

- 1994 Dans leur impressionnant *Comparative Eskimo Dictionary with Aleut Cognates*, Michael Fortescue, Steven Jacobson, et Lawrence Kaplan intègrent la totalité des connaissances acquises sur la parenté eskimo-aléoute.

2.3. L'hypothèse eskimo-ouralienne avant Sauvageot

- 1576 De sa première expédition à la recherche d'un Passage du Nord-Ouest vers l'Asie, le navigateur britannique Martin Frobisher ramène un Inuit capturé sur l'Ile de Baffin (puis trois l'année suivante, de sa seconde expédition). Il pense, comme d'autres, que les indigènes qu'il a rencontrés sont parents avec certains peuples de l'Empire russe, peut-être les « Tartares » ou les « Samoyèdes ».
- 1746 Le théologien danois Markus Wöldile publie son opuscule sur le groenlandais : *Meletema de linguae Groenlandicae origine, ejusque a caeteris linguis differentia*. D'après lui, le hongrois est la seule langue à présenter des similitudes avec le groenlandais. Il en conclut, assez prudemment, que ces deux langues ont pris naissance dans une même région vague qu'il appelle la « Grande Tartarie ».
- 1818 Un peu avant la rédaction de sa note sur le groenlandais et l'aléoute (voir 2.2.), Rasmus Rask avance, dans l'ouvrage qu'il consacre à l'origine du norrois (*Undersøgelse om det gamle Nordiske eller Islandske Sprogs Oprindelse*), l'idée d'un lien de parenté génétique entre le groenlandais et les langues finno-ougriennes. Il les intègre – avec les langues altaïques – dans sa famille « scythe ». Ses arguments sont limités (ressemblance formelle des marques de nombre, et correspondances lexicales apparentes).

- 1891 Dans le supplément qu'il fait paraître à son livre de 1887, *The Eskimo Tribes*, l'administrateur et ethnologue danois Henrik Rink, dont les connaissances en groenlandais sont poussées pour l'époque, souligne les ressemblances (tant typologiques que morphologiques) entre les langues de la famille eskimo et les langues de Sibérie, particulièrement celles de la famille finno-ougrienne.
- 1907 Dans son livre *Ontwerp van eene vergelijkende Vormleer der Eskimotalen*, et auparavant dans un article de 1905, le linguiste hollandais Christianus Cornelis Uhlenbeck – qui se fonde sur des rapprochements grammaticaux et sur des termes présumés apparentés (dont des pronoms) – défend la théorie d'un lien eskimo-ouralo-altaïque. D'après lui ce lien ne serait ni purement génétique, ni purement aréal : il résulterait de plusieurs épisodes de « mélanges » ayant eu lieu dans des temps très reculés. Mais dans les décennies suivantes, Uhlenbeck revoit sa position, et se montre plus favorable à la théorie d'un lien génétique entre eskimo et indo-européen, assez populaire à l'époque.

3. SAUVAGEOT ET L'ESKIMO

L'on ignore généralement qu'Aurélien Sauvageot s'est intéressé à l'eskimo dès le début de sa carrière. Le point de départ de celle-ci est l'année 1915 (il a 18 ans), où son attrait pour les langues le conduit à suivre les cours d'Antoine Meillet au Collège de France. Il est féru de langues scandinaves mais Robert Gauthiot, alors seul représentant du domaine finno-ougrien en France (Perrot 2005a, pp. 251-254), décède en septembre 1916 d'une blessure de guerre. Dès 1917, cette situation pousse Meillet à exiger du jeune Sauvageot qu'il se réoriente vers les langues finno-ougriennes⁷.

⁷ Au début de l'*Elaboration de la langue finnoise*, Sauvageot (1973, p. 8) écrit : « C'est en 1917 que l'auteur de ces pages a pris ses premiers contacts avec la langue finnoise, en cette année critique où est née l'indépendance de

L'année suivante, alors qu'il vient d'être admis à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, Sauvageot accepte l'offre qui lui est faite de passer un an à Stockholm comme Attaché de Légation. Une fois en Suède, il travaille autant pour cette mission diplomatique que pour sa formation de finno-ougriste, en fréquentant en particulier l'Université d'Uppsala. Armé déjà d'une bonne connaissance du finnois, il séjourne pendant tout l'été 1919 en Finlande, où il se fait connaître de figures aussi marquantes qu'Emil Nestor Setälä. De retour à Paris en octobre 1919, il s'installe à la rue d'Ulm pour quatre ans, en tant qu'élève de l'École normale supérieure.

C'est pendant ces quatre années de travail assidu, consacrées entre autres à la réalisation du chapitre sur les langues ouraliennes dans *Les langues du monde* (célèbre ouvrage édité sous la direction de Meillet et Marcel Cohen ; cf. Sauvageot 1924b), que le chemin de Sauvageot croise celui de Paul Rivet, qui va immédiatement attirer son attention sur les données de l'eskimo.

3.1. L'influence de Paul Rivet

Paul Rivet (1876-1958) est une personnalité hors du commun (cf. Laurière 2008). Médecin de formation, il vit en Équateur pendant six ans, après avoir participé à la Mission Géodésique Française de 1901. Ce séjour décide de sa carrière : il devient ethnologue – l'un des tout premiers à sentir l'importance des sciences du langage pour le projet anthropologique. Dès son retour, en 1907, Rivet se met au service de la Société des Américanistes (principal organe de diffusion du savoir américaniste jusque dans les années 1940). Engagé comme assistant au Muséum d'Histoire Naturelle en 1909, puis élu membre perpétuel de la Société de Linguistique de Paris en 1910, il devient rapidement le meilleur spécialiste français des langues autochtones d'Amérique. C'est lui qui écrit la première synthèse en français sur elles dans *Les langues du monde* (Rivet 1924).

la nation finlandaise ». 1917 est également l'année où Sauvageot commence à participer aux séances de la Société de Linguistique de Paris, dont il est élu membre le 17 février.

Plus tard, Rivet participe à la création de l'Institut d'Ethnologie de Paris (1926), puis fonde le Musée de l'Homme (1937) – ceci à partir des collections du vieux Musée d'Ethnographie du Trocadéro, et des collections de préhistoire et d'anthropologie physique du Muséum. Il est engagé à la fois sur le plan politique (aux côtés des socialistes) et sur le plan scientifique. Sa théorie la plus connue, en gestation dès le début des années 1920, touche au peuplement de l'Amérique. Rivet pense non seulement que l'Asie est l'origine de ce peuplement, mais qu'il s'est effectué initialement par des migrations depuis l'Australie et la Mélanésie (Rivet 1957).

C'est peut-être cet intérêt pour la question des liens préhistoriques entre l'Asie et l'Amérique qui conduit Rivet à entrer en contact avec Sauvageot dans les années 1922-1923 (lors des séances de la Société de Linguistique auxquelles ils assistent souvent l'un et l'autre ?), et à l'interroger au sujet des ressemblances entre les langues ouraliennes d'Eurasie du Nord et les langues eskimo de l'Arctique américain. En tout état de cause, des discussions ont lieu entre les deux hommes, et ce que Rivet dit au jeune Sauvageot convainc celui-ci d'entamer des recherches comparatives. Il en résulte un premier « mémoire » (voir 3.3.) adressé à la Société de Linguistique début novembre 1923, puis un article publié (Sauvageot 1924a) dans lequel on peut lire les lignes suivantes (pp. 315-316) :

« Je remercierai enfin le Dr Rivet de toute la complaisance qu'il m'a montrée au cours de cette recherche. Si je l'ai entreprise, c'est sur son instigation. C'est à lui que je dois l'idée première d'une comparaison entre l'eskimo et l'ouralien. La notice que l'on vient de lire n'est en quelque sorte qu'une tentative faite pour répondre d'une façon précise aux questions qu'il m'avait posées il y a plusieurs mois, lorsqu'il a attiré mon attention sur le cas de l'eskimo. Je ne saurais dire combien je lui garde de gratitude pour l'inlassable dévouement avec lequel il a mis à ma disposition tous les livres et documents qu'il a souvent pris beaucoup de peine et beaucoup de temps à rassembler. »

3.2. Lectures eskimologiques

Afin d'effectuer ces premières recherches, Sauvageot commence par se constituer une culture suffisamment étendue dans le domaine eskimologique. C'est l'époque heureuse où l'on peut tout lire sur un

sujet donné : en quelques mois, il absorbe une part importante de ce qui a été écrit à propos des langues eskimo. Parmi les auteurs dont il se servira dans ses propres travaux, il faut citer : Thalbitzer (l'étude phonétique de 1904, le chapitre consacré à l'eskimo dans la somme éditée par le célèbre Franz Boas en 1911) ; Boas (la description faite en 1894 du dialecte inuit de la baie de Cumberland, située au sud de l'île de Baffin) ; Rink (le livre de synthèse de 1891) ; Victor Henry (l'esquisse du dialecte inuit du delta du Mackenzie, parue en 1878). Touchant l'hypothèse eskimo-ouraliennne elle-même, Sauvageot sait qu'elle ne date pas d'hier (il connaît bien sûr l'ouvrage de Rask sur l'origine du norrois, voir 2.3.), et qu'elle a été défendue un peu plus tôt par le hollandais Uhlenbeck (il a d'ailleurs lu son livre de 1907). Toutes ces lectures viennent s'ajouter à une culture de finno-ougrienne étonnamment vaste pour un jeune homme de vingt-six ans. Ainsi, dans l'article de 1924, Sauvageot cite non seulement Setälä, qu'il admire beaucoup, mais aussi August Ahlqvist, Kai Donner, József Szinnyei, et Karl Bernhard Wiklund.

3.3. Le mémoire non publié de 1923

Le premier résultat des recherches comparatives de Sauvageot est donc un mémoire adressé à la Société de Linguistique : *Sur certaines similitudes de l'eskimo et des langues ouraliennes*. C'est Meillet qui en fait la présentation au cours de la séance du 17 novembre 1923. Il apparaît très clairement, à lire l'extrait du procès-verbal de la séance reproduit ci-dessous (*Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 25, p. 10), que l'accueil est positif⁸.

« M. A. Meillet, résumant un mémoire de A. SAUVAGEOT, expose que celui-ci a reconnu et appuyé de preuves solides la parenté de l'eskimo

⁸ Rivet, à qui Sauvageot avait probablement transmis son travail avant de le rendre public, s'était déjà montré fort enthousiaste. Devant la Société des Américanistes, dès le 6 novembre, il avait fait une déclaration élogieuse, que mentionne le procès-verbal de la séance : « M. le Dr Rivet (...) annonce que M. Sauvageot vient d'établir la parenté linguistique de l'Eskimo et du Finno-Ougrien, et attire l'attention sur l'importance de cette découverte » (*Journal de la Société des Américanistes*, 16, p. 369).

avec les langues ouraliennes. Il y a un siècle, Rask avait eu, sur des documents insuffisants, l'intuition de cette parenté. (...) M. Paul Rivet fait remarquer que les données ethnographiques sont de nature à étayer la démonstration de M. Sauvageot : les Eskimo se rattachent aux populations d'Asie, non d'Amérique. »

Le jeune Sauvageot ne peut pas profiter immédiatement du succès rencontré à Paris par son mémoire : huit jours avant la présentation de Meillet, le 9 novembre 1923, il a quitté la France pour Budapest, où il va vivre jusqu'en 1931⁹. Mais compte tenu de ce succès, la Société de Linguistique de Paris décide de publier le mémoire de Sauvageot dans la livraison suivante de son *Bulletin*.

Pour des raisons qui apparaîtront dans la section 3.4., nous savons que cette décision n'est pas remise en cause avant mai 1924. Pourtant ni le tome 25 du *Bulletin*, dont le premier fascicule paraît avant la fin de la même année, ni les tomes qui suivent n'incluent le mémoire de Sauvageot. Il n'a en fait jamais été publié – et c'est pourquoi nous ne connaissons pas précisément son contenu. Reste à comprendre ce qui en a empêché la publication.

3.4. L'article de 1924 et sa réception

Dans la foulée de son premier travail, Sauvageot avait préparé un article sur le même thème – à destination cette fois de la Société des Américanistes, dont Rivet est à l'époque la cheville ouvrière. Achievé en décembre 1923, cet article intitulé « Eskimo et Ouralien » est vite accepté pour publication dans le *Journal* de la Société, qui envoie les épreuves à Sauvageot, installé en Hongrie. Celui-ci les fait relire par un savant qui deviendra son maître : Zoltán Gombocz, professeur de linguistique hongroise à l'université de Budapest. Lorsqu'au mois de mai 1924, Sauvageot met la dernière main à son article, intégrant les nombreuses suggestions faites par Gombocz, il pense encore que son premier travail – le mémoire adressé à la Société de Linguistique de

⁹ C'est l'année où une chaire finno-ougrienne est créée pour lui, à l'École nationale des langues orientales vivantes.

Paris (voir 3.3.) – sera publié dans le prochain tome du *Bulletin*¹⁰, et que cette nouvelle publication viendra approfondir la précédente. En témoigne l'incipit de l'article (p. 279), où la publication du mémoire est traitée comme chose faite :

« Dans une communication présentée par M. Meillet à la Société de linguistique le 17 novembre 1923, et qui est reproduite dans le *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, j'ai cru pouvoir signaler l'existence d'une série de similitudes entre l'eskimo et les langues ouraliennes. Je ne reproduirai pas ici les grandes lignes de cette première esquisse d'une comparaison entre les deux groupes indiqués, je me bornerai à revenir avec plus de détails sur certains points qui m'ont plus particulièrement paru susceptibles d'intéresser les américanistes. »

Pour l'essentiel, l'article porte sur deux points, qui correspondent chacun à une partie du développement (pp. 279-287 et pp. 287-313). Le premier concerne la morphologie, et plus précisément la catégorie du nombre. Des parallélismes fonctionnels sont mis en évidence, qui s'étaient en outre sur des analogies de forme. Le deuxième point est lexicologique : Sauvageot effectue des rapprochements fondés d'une part sur des correspondances régulières à l'initiale, et d'autre part sur une caractérisation du consonantisme intervocalique. L'ensemble du texte est empreint de modestie, comme l'illustre bien ce passage de la conclusion (pp. 314-315) :

« [Notre] esquisse était condamnée à être toute provisoire. Plusieurs fois au cours de notre exposé, nous nous sommes permis d'insister sur ce point. Aussi avons-nous été souvent plus préoccupé de signaler nos perplexités et nos doutes que de plaider en faveur d'une hypothèse qui nous paraît malgré tout encore assez plausible. <à la ligne> Beaucoup des faits que nous avons cru pouvoir rapprocher n'ont peut-être rien de commun en réalité. Seul un examen approfondi de l'eskimo et du samoyède pourra le révéler. »

¹⁰ Deux fois dans l'article de 1924 (pp. 296 et 303), Sauvageot renvoie à un passage précis de son mémoire, dans le *Bulletin* où il devait paraître. Mais les abréviations « vol. » et « p. » sont suivies d'un blanc.

Mais Sauvageot veut aussi se montrer prudent. Il sait que les rares spécialistes de l'esquimo vont examiner son article. La suite du même passage le prouve (p. 315) :

« Nous avons pu également, par ignorance, précipitation ou erreur de jugement, commettre des bévues (...). Nous nous en excusons d'avance auprès des spécialistes à l'autorité desquels nous avons constamment fait appel, notamment auprès de MM. Uhlenbeck et Thalbitzer. Nous espérons qu'ils voudront bien nous signaler tout ce qui leur paraîtra douteux ou faux. Nous aurons à cœur de profiter de leurs conseils et de leurs observations. »

Or c'est précisément du danois Thalbitzer (1873-1958), professeur à l'université de Copenhague, et maître incontesté de l'eskimologie de l'époque, que vont rapidement venir des critiques très sévères, portant un coup d'arrêt aux recherches entamées par Sauvageot. Il semble que dès après la lecture de l'article, probablement à la fin de l'année 1924, Thalbitzer ait fait savoir qu'il n'accordait aucune valeur aux analyses et aux conclusions du jeune Français. Il fera même de ce rejet le thème d'une conférence, présentée à Rome en 1926, lors du 22^e Congrès des Américanistes (Thalbitzer 1928)¹¹.

Dans ces circonstances, Sauvageot préfère retirer le mémoire qu'il avait adressé à la Société de Linguistique de Paris, et qui attendait de paraître dans un fascicule du *Bulletin*. Ainsi se résout la question que nous soulevions plus haut : la publication du mémoire de 1923 fut en réalité déprogrammée, et ce revers affecta profondément Sauvageot¹². Cependant, le travail qu'il avait accompli eut une certaine résonance dans la communauté scientifique de l'époque. Le fameux « Essai sur

¹¹ Dans l'un de ses derniers écrits (Thalbitzer 1952), Thalbitzer penche en faveur d'une autre hypothèse : celle d'un lien génétique entre l'esquimo et l'indo-européen.

¹² Communication personnelle de M. Serge Sauvageot. Voir également ce passage de l'article paru en 1953 : « Les suggestions présentées alors avaient été accueillies avec scepticisme. L'éminent Thalbitzer avait dénoncé toutes les erreurs de détail qui s'étaient fatalement glissées dans un exposé fondé sur une documentation insuffisante » (p. 120).

le don », dû à Marcel Mauss ([1924] 1989), contient par exemple ces lignes (p. 164, n. 3) :

« [II] faut tenir compte des belles et plausibles hypothèses de M. SAUVAGEOT (*Journal de la Société des Américanistes*, 1924) sur l'origine asiatique des langues eskimo, hypothèses que viennent confirmer les idées les plus constantes des archéologues et des anthropologues sur les origines des Eskimo et de leur civilisation. »

3.5. L'article de 1953 et la « relation objectale »

Ce n'est qu'au début des années 1950, soit au milieu de sa carrière à l'École nationale des langues orientales vivantes (1931-1967), que Sauvageot rouvre le dossier de la parenté eskimo-ouralienne. Il le fait après avoir lu deux travaux sur la flexion verbale de l'eskimo, l'un de l'eskimologue danois Louis Hammerich (1936, cf. également 1951a), l'autre d'une certaine Michella Erichsen (1944), qui donnent selon lui une description incorrecte des faits, empêchant d'apercevoir leur lien avec l'ouralien.

Sauvageot réagit en écrivant le texte intitulé « Caractère ouraloïde du verbe eskimo », qui paraît en 1953 dans une livraison du *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*. On peut tenter de résumer son contenu de la façon suivante. L'eskimo connaît une conjugaison dite « transitive », dans laquelle le premier et le second actant du procès dénoté par le verbe bivalent sont tous deux indicés sur lui (on a ainsi *tusarpaa* 'il l'entend', en groenlandais). Quand le second actant d'un tel verbe est explicité par un syntagme nominal, celui-ci ne porte pas de marque casuelle (*qimmeq tusarpaa* 'il entend le chien') – pas plus que le premier actant explicite d'un verbe à la forme « intransitive » (*qimmeq tusarpoq* 'le chien entend'). En revanche, le premier actant explicite d'un verbe à la forme « transitive » est casuellement marqué (*qimmip angut tusarpaa* 'le chien entend l'homme' ; *angutip qimmeq tusarpaa* 'l'homme entend le chien'). Le problème est de déterminer dans quelles relations de dépendance syntaxique sont engagées toutes ces formes.

Pour Sauvageot, rien n'est plus faux que d'analyser les formes de la conjugaison dite « transitive » comme des verbes syntaxiquement transitifs, par rapport auxquels le second actant fonctionnerait comme

un objet direct casuellement non marqué, et le premier actant comme un sujet casuellement marqué à l'« ergatif ». Les analyses proposées par Hammerich et Erichsen sont meilleures, mais restent incorrectes dans la mesure où ces deux chercheurs « ont envisagé les faits d'un point de vue "européaniste" », et qu'ils se sont servis de « notions de grammaire générale plus ou moins arbitraires », notamment de celle de « passivité du verbe » (p. 107). Ainsi, Erichsen analyse la phrase *angutip qimmeq tusarpaa* comme signifiant 'le chien est entendu par l'homme' (p. 115). De son côté, Hammerich « situe le verbe eskimo dans une position intermédiaire, entre l'actif et le passif » (p. 114), et propose une analyse correspondant à : 'pour l'homme le chien est ce qu'il entend'.¹³

« Or il ne s'agit de rien de cela », pense Sauvageot (p. 114). Selon lui, les formes de la conjugaison « transitive » consistent simplement en un thème verbal élargi d'un suffixe possessif renvoyant au premier actant (*tusarpaa* 'son entendre'). Par rapport à ces formes, le second actant explicite fonctionnerait comme un sujet (*qimmeq tusarpaa* 'le chien est son entendre'), et le premier comme un dépendant génitif (*angutip* 'de l'homme'). Dans ces conditions, la signification littérale de *angutip qimmeq tusarpaa* serait en fait : 'le chien est l'entendre de l'homme' (p. 116). Autrement dit on aurait affaire à une construction « d'où la notion d'objet et la notion de passivité ou de transitivité sont totalement absentes » (p. 116).

Et voici le point fondamental : pour Sauvageot, cette construction est essentiellement la même que celle dans laquelle interviennent, en ougrien, en samoyède, et en mordve, les verbes de la conjugaison dite « objective ». Bien que la fonction génitive du premier actant n'y soit jamais exprimée par un cas, les relations de dépendances instanciées par les formes seraient identiques. Ainsi une phrase hongroise comme *anyám hallja*, 'ma mère l'écoute' (p. 116), devrait être analysée selon Sauvageot comme signifiant : '[il est] ma mère son entendre', '[il est] l'entendre de ma mère'. En ob-ougrien et en samoyède, le parallèle

¹³ A travers la critique de Hammerich, on peut se demander si Sauvageot ne vise pas également Thalbitzer (1911), premier et principal représentant de ce que l'on appelle la « théorie nominaliste de l'eskimo » (cf. Sadock 1999), dont Hammerich hérite d'une certaine façon.

avec l'eskimo serait encore plus poussé, car la flexion verbale utilise des formes distinctes pour les différents nombres (singulier, duel, ou pluriel) du second actant (p. 112). Dans le cas du mordve, le parallèle serait même complet, puisque la conjugaison de cette langue permet, comme celle de l'eskimo, d'indiquer sur le verbe un second actant qui soit non seulement de troisième personne, mais aussi de première ou de deuxième personne (p. 113).

Dans la mesure où Sauvageot considère par ailleurs que « certains des matériaux ayant servi à l'édification de ce système semblent (...) correspondre également de part et d'autre » (p. 119), sa thèse est que l'eskimo et l'ouralien pourraient bien être apparentés. La conclusion reprend ce point (pp. 120-121) :

« Notre conclusion sera celle-ci : le système verbal de l'eskimo est superposable à celui de certaines langues ouraliennes (langues ougriennes, langues samoyèdes, et, d'un autre point de vue, mordve). Cette identité de structure est supportée, au moins partiellement, par des matériaux dont le moins que l'on puisse dire est qu'ils présentent des similitudes formelles assez troublantes. Est-ce là le vestige d'une parenté génétique ? C'est ce que nous avons cru pouvoir induire de ces faits, il y a plus de trente ans, quand nous avons cru devoir soulever ce problème. (...) Or il se trouve que la documentation concernant l'eskimo s'est enrichie de précieuses contributions nouvelles, et que la grammaire comparée ouralienne, se dégageant de certaines illusions, a fait de son côté de sensibles progrès. A la lumière de tout cela, l'hypothèse d'une parenté génétique entre l'ouralien et l'eskimo apparaît de moins en moins absurde. N'est-il pas temps de la reconsidérer dans son ensemble ? »

Sur ces lignes se clôt la contribution de Sauvageot aux recherches menées sur le lien eskimo-ouralien. Aucun de ses nombreux travaux ultérieurs ne prend pour objet cette question, ni plus généralement les faits eskimo. Dans ces conditions, on pourrait juger que l'eskimo n'a, somme toute, pas occupé beaucoup de place dans l'élaboration de sa pensée scientifique.

Or cela nous semble faux. Un des aspects centraux de la réflexion conduite par Sauvageot sur le fonctionnement des langues naturelles trouve en effet son origine dans la fréquentation des données eskimo. Ce problème, qui est d'ailleurs au cœur de l'article de 1953, est celui de la « relation objectale ». D'après Sauvageot, les linguistes ont une

tendance très forte à considérer cette relation comme « une catégorie grammaticale en soi » (1971, p. 345), c'est-à-dire comme une donnée a priori du fonctionnement des langues, se manifestant de différentes façons dans leur morphologie. Or dans bien des cas cette relation est « uniquement pensée par eux – et appliquée à des relations d'un type différent » (1975, p. 141). C'est la leçon que, dès les années 1920, le jeune Sauvageot croit devoir tirer de ses lectures eskimologiques : il ne faut jamais présupposer qu'une langue connaisse la relation du verbe à l'objet, mais toujours s'appuyer sur les formes pour en juger. L'idée réapparaît tout au long de son œuvre, sous une forme très développée dans « le problème de la relation objectale » (1971), et jusque dans ce passage du texte qu'il consacre en 1975 à la genèse de la conjugaison hongroise (p. 139) :

« Il [ZOLTÁN GOMBOCZ] affirmait (...) dès 1929, dans son remarquable article (...) *Mi a mondattan?* (...) , que dans toute langue se trouvaient exprimées 4 relations "syntagmatiques", lesquelles étaient 1) la prédicative, 2) la qualificative, 3) la déterminative, 4) l'objectale. (...) ZOLTÁN GOMBOCZ ajoutait que ces 4 relations étaient des catégories logiques, universelles, qu'il n'y en avait pas d'autres mais qu'elles figuraient toutes les quatre partout. C'est cette dernière assertion qui m'avait choqué. *D'avoir examiné au début de ma carrière les faits eskimo, j'avais retenu que cette dernière langue ne connaissait pas la relation du verbe à l'objet.* <nous soulignons> »

On sait à quel point cette problématique compte aujourd'hui pour Jean Perrot (cf. 2005b, 2006), qui l'a reprise et approfondie dans son travail sur l'ougrien.

4. L'APPORT DE SAUVAGEOT

Un peu plus de trente ans après la disparition de Sauvageot, il vaut la peine de se demander en quoi réside la valeur de sa contribution au débat sur la parenté eskimo-ouraliennne. Notre appréciation est qu'elle n'est probablement pas là où l'on croit – à savoir dans le contenu des deux travaux publiés.

Exprimons-le sans détours : l'essentiel des analyses produites par Sauvageot a été réfuté d'une manière ou d'une autre. Dans l'article de 1924, aussi bien le développement consacré à la catégorie du nombre

(pluriels « en *-ti-* », « en *-i-* », ou par modification du thème nominal) que les rapprochements lexicologiques (correspondances **p-* ouralien ~ *k-* eskimo, **β* ouralien ~ *Ø* eskimo, etc.) sont erronés. De même, le traitement réservé à la conjugaison « transitive » dans l'article publié en 1953 est contredit par les progrès du comparatisme eskimo-aléoute et de la théorisation syntaxique. Il est absolument clair que les verbes porteurs de cette flexion sont des formes régissant un objet direct non marqué (le second actant) et servant de prédicat à un sujet marqué (le premier actant). Certaines de celles qui renvoient à un second actant de troisième personne proviennent diachroniquement d'une structure proche de celle reconnue par Sauvageot, mais ces formes contenaient bien un morphème participial de passif, et leur réanalyse remonte à la période proto-eskimo. Toutes les autres formes biactantielles se sont constituées suite à cette réanalyse, par l'enclise d'objets pronominaux (Fortescue 1995). Par conséquent, le lien précis que Sauvageot pense pouvoir établir avec la conjugaison « objective » de l'ouralien n'existe simplement pas.¹⁴

Dès lors, quel est le véritable apport des travaux de Sauvageot à la question de la parenté eskimo-ouralienne ? Nous croyons possible de répondre ceci : ils comptent parmi les premiers travaux *scientifiques* à lui avoir été consacrés.

Si les propositions de Sauvageot ont été réfutées, une telle réponse paraîtra étonnante à qui voit dans la vérité le critère de la scientificité d'un discours. Mais la vérité, l'adéquation d'une représentation à son objet, ne peut précisément pas constituer le critère de ce qui est de la science et de ce qui n'en est pas. Il y a là une raison simple : puisqu'il n'existe aucun point de vue neutre d'où le réel « s'offrirait » tel qu'il est en soi, puisque nous ne pouvons pas sortir de nos représentations pour contrôler qu'elles soient conformes à leur objet, personne ne peut savoir qu'une représentation compatible avec les faits disponibles est « vraie ». En revanche, nous pouvons savoir si une représentation est fautive : il suffit pour cela qu'elle ait des implications contradictoires avec les faits. C'est pourquoi un travail scientifique est avant tout un travail qui, en formulant un maximum de propositions d'analyse à la

¹⁴ Ceci ne veut pas dire qu'il n'existe aucun lien entre ces deux systèmes flexionnels (cf. Mahieu 2009).

fois claires, cohérentes et testables, prend le risque d'être réfuté, puis dépassé par un autre travail. En un mot : la science n'est pas asservie à un réel qu'elle devrait refléter, elle est faite d'hypothèses inventives à « prendre en défaut ».

Or on peut considérer Sauvageot comme le premier savant à avoir appliqué ce type d'approche à l'hypothèse eskimo-ouraliennne. Avant lui, l'idée qu'il puisse exister un lien de parenté entre ces familles de langues n'était qu'une intuition très vague (voir 2.3.), à peine nourrie par quelques formes. Sauvageot, au contraire, essaye de donner corps à l'hypothèse : il mobilise beaucoup de faits, il tente un grand nombre de rapprochements, il ose quelques généralisations – le tout de façon rigoureuse et explicite. Ce faisant, il apparaît rétrospectivement qu'il se trompe. Mais c'est justement parce qu'il se trompe (et non malgré ses erreurs) qu'il fait véritablement progresser l'hypothèse. Il permet en effet à d'autres de la réexaminer et de l'approfondir. En exposant ses idées, riches et articulées, au démenti de prédictions univoques, il accomplit en fait le programme qu'il s'est lui-même fixé au début de l'article de 1924 (p. 279) :

« Ce n'est pas d'aujourd'hui que date l'hypothèse d'une parenté linguistique entre l'eskimo, les idiomes samoyèdes et la famille des langues finno-ougriennes. Sans parler du grand Rasmus Rask à qui en revient tout d'abord le mérite, le Danois Rink et notre compatriote Victor Henry ont cru de leur côté devoir apporter à une telle hypothèse l'appui de leurs autorités respectives. *Ils n'ont cependant cité que très peu de faits et n'ont jamais fondé scientifiquement leur théorie. C'est ce que nous allons tenter cette fois-ci.* <nous soulignons> »

Le paradoxe, de ce point de vue, est que Sauvageot a toujours tenu un discours excessivement positiviste sur la méthode à suivre dans les sciences : on connaît son rejet des « théoriciens », et ses injonctions à décrire « les faits eux-mêmes »¹⁵. Tout ceci contraste avec un discours

¹⁵ Citons par exemple ce passage (1953, p. 107) : « Pour essayer de se représenter le système du verbe eskimo, il ne faut pas partir des langues indo-européennes ni s'inspirer de notions de grammaire générale plus ou moins arbitraires (comme la théorie de la passivité du verbe, etc.). Il faut d'abord soumettre les faits eskimo eux-mêmes à une analyse aussi poussée que possible et ensuite considérer si ces faits, une fois décrits tels qu'on les a obser-

dont l'une des qualités majeures est finalement d'être assez spéculatif dans le fond.

Pour finir l'apport de Sauvageot réside peut-être aussi, de manière inattendue, dans deux articles de la revue *Ural-Altische Jahrbücher* (1964, 1969), où le youkaguir est introduit pour la toute première fois dans le tableau des faits qui militent en faveur de l'hypothèse eskimo-ouralienne (sur l'appartenance du youkaguir à l'ouralien, cf. avant lui Collinder 1940 et Tailleux 1959 ; sur le lien youkaguir-eskaléoute, cf. Fortescue 1988). Le youkaguir apparaît en effet aujourd'hui, pour les tenants de la parenté eskimo-ouralienne, comme une sorte de chaînon manquant (Fortescue 1998).

5. CONCLUSION

À ce jour, bien qu'elle soit peu répandue chez les eskimologues et les finno-ougriens, qui la connaissent mal, l'hypothèse d'une parenté génétique eskimo-ouralienne a fait d'incontestables progrès. Parmi les finno-ougriens qui lui ont apporté leur soutien, il faut citer, peu après Sauvageot, la figure incontournable de Knut Bergsland (1956, 1959). Plus récemment, dans un livre de 1998, une percée considérable a été accomplie par un des meilleurs spécialistes des langues eskaléoutes et tchoukotko-kamtchadales : Michael Fortescue. Sa théorie, obtenue en croisant les derniers résultats de la linguistique comparative avec des découvertes récentes en archéologie et en génétique mitochondriale, est que les familles linguistiques ouralienne, youkaguir, eskaléoute et tchoukotko-kamtchadale sont toutes issues d'une même proto-langue ouralo-sibérienne – ou du moins d'un même réseau de proto-langues très proches, qui auraient été parlées il y a plus de 8 000 ans le long des grands fleuves de Sibérie méridionale. Bien que la reconstruction d'états de langue aussi anciens se situe à la limite de ce que permet la méthode comparative habituelle, Fortescue parvient – tout en restant prudent et modeste – à réunir des dizaines d'éléments potentiellement apparentés (radicaux, affixes de dérivation et de flexion), à identifier

vés, ne trouvent pas ailleurs qu'en eskimo des similitudes qui puissent faire mieux saisir leur mécanisme. »

des correspondances phonologiques constantes, et à reconstituer des fragments entiers d'un système.

Par contraste, les articles de Sauvageot pourraient sembler de peu d'importance. Nous avons essayé de montrer qu'il n'en est rien. Leur valeur et leur impact scientifique sont de toute façon démontrés par le fait qu'aucun des chercheurs qui réfléchissent actuellement à ces questions n'omet d'y renvoyer.

BIBLIOGRAPHIE¹⁶

- BERGSLAND Knut, 1951, « Aleut Demonstratives and the Aleut-Eskimo Relationship », *International Journal of American Linguistics*, 17, pp. 167-179.
- BERGSLAND Knut, 1956, « The Uralic 'Half-eye' in the Light of Eskimo-Aleut », *Ural-Altische Jahrbücher*, 28, pp. 165-172.
- BERGSLAND Knut, 1959, « The Eskimo-Uralic Hypothesis », *Journal de la Société Finno-Ougrienne*, 61, pp. 1-29.
- BERGSLAND Knut, 1986, « Comparative Eskimo-Aleut Phonology and Lexicon », *Journal de la Société Finno-Ougrienne*, 80, pp. 63-137.
- BERGSLAND Knut, 1989, « Comparative Aspects of Aleut Syntax », *Journal de la Société Finno-Ougrienne*, 82, pp. 7-80.
- BOAS Franz, 1894, « Der Eskimo-Dialekt des Cumberland-Sundes », *Mitteilungen der Anthropologischen Gesellschaft in Wien*, 24, pp. 97-114.
- BOAS Franz, 1911, *Handbook of American Indian Languages, Athapaskan (Hupa), Tlingit, Häida, Tsimshian, Kwakiutl, Chinook, Maidu, Algonquian (Fox), Siouan (Dakota), Eskimo*, Bureau of American Ethnology, Bulletin 40, volume 1, Washington, Government Print Office.
- COLLINDER Björn, 1940, *Jukagirisch und Uralisch*, Uppsala Universitets Årsskrift, 8, Uppsala, Almqvist & Wiksells.
- COLLINDER Björn, 1960, *Comparative Grammar of the Uralic Languages*, Stockholm, Almqvist & Wiksells.
- DONNER Otto, 1879, « Die Gegenseitige Verwandtschaft der Finnisch-Ugrischen Sprachen », *Acta Societatis Scientiarum Fennicae*, 11, pp. 406-567.
- ERDMANN Friedrich, 1864, *Escoimisches Wörterbuch gesammelt von den Missionären in Labrador*, Budissin, Ernst Moritz Monse.

¹⁶ De tous les écrits auxquels l'article fait référence, seuls ceux postérieurs à 1800 sont mentionnés ici.

- ERICHSEN Michella, 1944, « Désinences casuelles et personnelles en eskimo », *Acta Linguistica*, 4, pp. 67-88.
- FORTESCUE Michael, 1984, « Endoactive-Exoactive Markers in Eskimo-Aleut, Tungus and Japanese: An Investigation into Common Origins », *Etudes/Inuit/Studies*, 5, pp. 5-41.
- FORTESCUE Michael, 1988, « The Eskimo-Aleut-Yukagir Relationship: An Alternative to the Genetic-Contact Dichotomy », *Acta Linguistica Hafniensia*, 21.1, pp. 21-50.
- FORTESCUE Michael, 1995, « The Historical Source and Typological Position of Ergativity in Eskimo Languages », *Etudes/Inuit/Studies*, 19.2, pp. 61-75.
- FORTESCUE Michael, 1998, *Language Relations across Bering Strait: Reappraising the Archeological and Linguistic Evidence*, Londres & New York, Cassell.
- FORTESCUE Michael, 2000, « Parenté génétique des langues eskaléoutes », in TERSIS Nicole & THERRIEN Michèle (eds), *Les langues eskaléoutes*, Paris, CNRS Editions, pp. 71-89.
- GREENBERG Joseph, 2000, « Review of Michael Fortescue, *Language Relations across Bering Strait: Reappraising the Archaeological and Linguistic Evidence* », *Review of Archaeology*, 21.2, pp. 23-24.
- HAMMERICH Louis Leonor, 1936, *Personalendungen und Verbalsystem im Eskimoischen*, Copenhague, Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab.
- HAMMERICH Louis Leonor, 1951a, « Kleinschmidt Centennial I: The Cases of Eskimo », *International Journal of American Linguistics*, 17, pp. 18-22.
- HAMMERICH Louis Leonor, 1951b, « Can Eskimo be Related to Indo-European? », *International Journal of American Linguistics*, 17, pp. 217-223.
- HENRY Victor, 1877, « Esquisse d'une grammaire de la langue innok (eskimo), étudiée dans le dialecte Tchiglit du Mackenzie, d'après la grammaire et le vocabulaire du R.P. Petitot », *Revue de Linguistique et de Philologie Comparée*, 10, pp. 223-260.
- HENRY Victor, 1978-1979, « Esquisse d'une grammaire raisonnée de la langue aléoute, d'après la grammaire et le vocabulaire aléoutes-russes de Ivan Véniaminov », *Revue de Linguistique et de Philologie Comparée*, 11-12, pp. 424-457 et pp. 1-40.
- ITKONEN Esa, 1998, « Sukupuu ja kontakti », in *Virittäjä*, 102, pp. 93-103.
- ITKONEN Esa, 1999, « There is Nothing Wrong with the Comparative method: Part two », in KÜNNAP Ago (ed), *Indo-European-Uralic-Siberian Linguistic and Cultural Contacts*, Fenno-Ugristica, 22, Tartu, University of Tartu, pp. 85-90.

- KLEINSCHMIDT Samuel, [1851] 1968, *Grammatik der grönländischen Sprachen*, Hildesheim, Georg Olms Verlagsbuchhandlung.
- LAURIERE Christine, 2008, *Paul Rivet (1876-1958): le savant et le politique*, Thèse de doctorat, Paris, EHESS, Internet : <http://nuevomundo.revues.org/index3365.html>, consulté le 15 novembre 2009.
- LEHTINEN Tapani, 2007, *Kielen vuosituhannet: suomen kielen kehitys kantauralista varhaisuomeen*, Tietolipas, 215, Helsinki, Suomalaisen Kirjallisuuden Seura.
- MAHIEU Marc-Antoine 2009, « Objective Conjugations in Eskaleut and Uralic », in MAHIEU Marc-Antoine & TERSIS Nicole (eds), *Variations on Polysynthesis*, Amsterdam & Philadelphie, John Benjamins, pp. 115-134.
- MAILHOT José, 1978, « L'étymologie de 'esquimau' revue et corrigée », *Etudes/Inuit/Studies*, 2.2, pp. 59-69.
- MARSH Gordon & SWADESH Morris, 1951, « Eskimo-Aleut Correspondances », *International Journal of American Linguistics*, 17, pp. 209-216.
- MAUSS Marcel, [1924] 1989, « Essai sur le don : forme et raison de l'échange dans les sociétés primitives », in *Sociologie et anthropologie*, 3^e édition, Paris, PUF, pp. 143-279.
- PERROT Jean, 2001, « Aurélien Sauvageot : éléments pour un portrait difficile », in SAHIN-THÓT Péter, *Rencontres intellectuelles franco-hongroises : regards croisés sur l'histoire et la littérature*, Budapest, Collegium Budapest, pp. 229-242.
- PERROT Jean, 2005a, « La présence des langues ouraliennes dans l'histoire du BSL », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 100, pp. 245-267.
- PERROT Jean, 2005b, *Etudes de linguistique finno-ougrienne*, Leuven & Paris, Peeters.
- PERROT Jean, 2006, *Regards sur les langues ouraliennes : études structurales, approches contrastives, regards de linguistes*, Bibliothèque Finno-Ougrienne, 14, Paris, l'Harmattan.
- PERROT Jean, 2007, « Aurélien Sauvageot : l'homme et l'œuvre », *Revue d'Etudes Françaises*, 12, pp. 295-307.
- PETITOT Emile, 1876, *Vocabulaire français-esquimau, dialecte des Tchiglit des Bouches du Mackenzie et de l'Anderson, précédé d'une monographie de cette tribu et notes grammaticales*, Paris, Ernest Leroux.
- POPPER Karl, [1934] 1973, *La logique de la découverte scientifique*, Paris, Payot.
- RASK Rasmus, [1818] 1932, *Undersøgelse om det gamle Nordiske eller Islandske Sprogs Oprindelse: Udvalgte Afhandlinger 1*, Copenhagen, Levin og Munksgaard.

- RINK Henrik, 1891, *The Eskimo Tribes: Their Distribution and Characteristics, specially in regard to Language*, Meddelelser om Grønland, supplément au volume 11, Copenhague, Commission for Scientific Research in Greenland.
- RIVET Paul, 1924, « Langues américaines », in MEILLET Antoine & COHEN Marcel, *Les langues du monde*, Paris, Edouard Champion, pp. 597-712.
- RIVET Paul, [1943] 1957, *Les origines de l'homme américain*, 4^e édition, Paris, Gallimard.
- SADOCK Jerrold, 1999, « The Nominalist Theory of Eskimo: A Case Study in Scientific Self-Deception », *International Journal of American Linguistics*, 65.4, pp. 383-406.
- SALMINEN Tapani, 2002, « Problems in the Taxonomy of the Uralic Languages in the Light of Modern Comparative Studies », in AGRANAT Tatiana & KAZAKEVICH Olga (eds), *Лингвистический беспредел: сборник статей к 70-летию А. И. Кузнецовой*, Moscou, Издательство Московского университета, pp. 44-55, Internet : <http://www.helsinki.fi/~tasalmin/kuzn.html>, consulté le 15 novembre 2009.
- SAUVAGEOT Aurélien, 1924a, « Eskimo et ouralien », *Journal de la Société des Américanistes*, 16, pp. 279-316.
- SAUVAGEOT Aurélien 1924b, « Langues finno-ougriennes et langues samoyèdes », in MEILLET Antoine & COHEN Marcel, *Les langues du monde*, Paris, Edouard Champion, pp. 153-183.
- SAUVAGEOT Aurélien, 1953, « Caractère ouraloïde du verbe eskimo », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 49, pp. 107-121.
- SAUVAGEOT Aurélien, 1964, « L'appartenance du youkaguir », *Ural-Altäische Jahrbücher*, 35, pp. 109-117.
- SAUVAGEOT Aurélien, 1969, « La position du youkaguir », *Ural-Altäische Jahrbücher*, 41, pp. 345-358.
- SAUVAGEOT Aurélien, 1971, « Le problème de la relation objectale », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 66, pp. 345-368.
- SAUVAGEOT Aurélien, 1973, *L'élaboration de la langue finnoise*, Paris, Klincksieck.
- SAUVAGEOT Aurélien, 1974, « Le problème du sujet », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 69, pp. 255-246.
- SAUVAGEOT Aurélien, 1975, « À propos de la genèse de la conjugaison hongroise », *Etudes Finno-Ougriennes*, 12, pp. 131-149.
- SEEFLOTH Uwe, 2000, « Die Entstehung polypersonaler Paradigmen im Uralo-Siberischen », *Zentralasiatische Studien*, 30, pp. 163-191.

- SETÄLÄ Emil Nestor, 1917, « Suomalais-ugrilaiset kielet », *Tietosanakirja, IX (Stambulov-Työaika)*, pp. 299-309.
- TAILLEUR Olivier-Guy, 1959, « Plaidoyer pour le youkaghir, branche orientale de la famille ouralienne », *Lingua*, 8, pp. 403-423.
- THALBITZER William, 1904, *A Phonetical Study of the Eskimo Language*, Meddelelser om Grønland, 31, Copenhagen, Commission for Scientific Research in Greenland.
- THALBITZER William, 1911, « Eskimo », in BOAS Franz (ed), *Handbook of American Indian Languages*, Bureau of American Ethnology, Bulletin 40, volume 1, Washington, Government Print Office, pp. 967-1069.
- THALBITZER William, 1916, « Et Manuskript af Rasmus Rask », *Oversigt over det Kongelige Danske Videnskabernes Selskabs Forhandlinger*, 3, pp. 211-249.
- THALBITZER William, [1926] 1928, « Is There Any Connection between the Eskimo Language and the Uralian? », *International Congress of Americanists*, 22.2, pp. 551-567.
- THALBITZER William, 1944, « Uhlenbeck's Eskimo-Indoeuropean Hypothesis: A Critical Revision », *Travaux du Cercle Linguistique de Copenhague*, 1, pp. 66-96.
- THALBITZER William, [1949] 1952, « Possible Early Contacts between Eskimo and Old World Languages », in TAX Sol (ed), *Indian Tribes of Aboriginal America (International Congress of Americanists, 29.3)*, Chicago, University of Chicago Press, pp. 50-55.
- UHLENBECK Christianus Cornelis, 1905, « Uralische Anklänge in den Eskimoprachen », *Zeitschrift der deutschen morgenländische Gesellschaft*, 59, pp. 757-765.
- UHLENBECK Christianus Cornelis, 1907, *Ontwerp van eene vergelijkende vormleer der eskimotalen*, Amsterdam, Johannes Müller.
- VENIAMINOV Ivan, [1846] 1944, *The Aleut Language*, traduit du russe par Richard Henry Geoghegan, édité par Fredericka Martin, Washington, Department of the Interior.

RÉSUMÉS

Aurélien Sauvageot ja eskimo-uralilainen hypoteesi

Aurélien Sauvageot on omistanut kaksi artikkelia laajasta tuotannostaan eskimokieliille. Ne on laadittu noin kolmenkymmenen vuoden aikavälillä ja ne tukevat kumpikin omalla tavallaan hypoteesiä geneettisestä yhteydestä uralilaisiin kieliin. Tässä artikkelissa tarkastellaan niitä olosuhteita, joissa

Sauvageotin työ syntyi ja käydään lävitse eskimo- ja uralilaisten kielten sukulaisuuteen liittyviä pohdintoja kautta historian. Kahden yllä mainitun artikkelin sisällöstä huolimatta, Sauvageotia pidetään ensimmäisenä kielitieteilijänä, joka on antanut eskimokielten ja uralilaisten kielten sukulaisuushypoteesille tieteellisen pohjan.

Aurélien Sauvageot és az eszkimó-uráli hipotézis

Aurélien Sauvageot az eszkimó nyelvnek két tanulmányt szánt munkáinak gazdag terméséből. A kettő megjelenése között körülbelül harminc év telt el, a maga módján mindkettő az uráli nyelvvel kapcsolatos genetikai rokonságra támaszkodik. Tanulmányunkban bemutatjuk azon körülményeket, amelyek között Sauvageot kutatómunkáját folytatta, illetve áttekintjük eredményeit az eszkimó-uráli rokonságról szóló elméletek fényében. A két cikk tartalmától függetlenül Sauvageot az első tudós, aki az eszkimó-uráli rokonságról szóló alapgondolatot tudományos formába öntötte.